

Quel français de Belgique parlez-vous ?

Dès ce vendredi, le site du « Soir » vous propose de tester votre vocabulaire belge au moyen d'un programme qui déterminera votre région d'origine !

La Belgique francophone est un espace minuscule, grand comme une région de France et peuplé d'à peine 4,5 millions de personnes. Et pourtant, sur cet espace compris entre Tournai et Verviers, entre Bruxelles et Arlon, il existe une quantité de mots, de locutions, d'expressions différentes d'une région à l'autre et toutes spécifiques à nos contrées. Le français de Belgique n'est pas le français de France, qui n'existe évidemment pas en tant que tel non plus (on parle plutôt de français de référence). A la façon que nous avons de manger des cougnous ou des cougnolles, des boulettes ou des boulets (quand ce ne sont pas des vitoulets), à notre façon d'aller au fritkot, à la friture ou à la friterie, on peut reconnaître sans trop de risques de se tromper si nous sommes de Bruxelles, Mons ou Liège. C'est en tout cas l'ambition du test auquel nous vous proposons de prendre part sur notre site dès ce vendredi matin.

« Le français que l'on parle en Belgique est aussi juste et utilisable que celui de France »

MICHEL FRANCARD (UCL)

En conclusion de la Semaine de la langue française, nous vous proposons

ce test intitulé « Quel français de Belgique parlez-vous ? ». Il a été élaboré par le centre de recherches linguistiques Valibel de l'UCL, dirigé par Michel Francard. Il explique : « On a l'ambition de pouvoir dire aux gens sur un territoire aussi petit que la Belgique francophone qu'il y a des parlers qui les caractérisent à un point tel qu'on est capable de les localiser. On n'est pas parti ici de la prononciation, qui varie fort d'un coin à l'autre, mais de mots, des substantifs suffisamment localisés. En croisant ces réponses, on va arriver à un faisceau qui va définir la région la plus proche, la plus significative en tout cas dans votre existence, celle où vous avez passé le plus de temps, ou le plus de temps à un moment où votre langage se structure : vous pouvez habiter Bruxelles mais avoir grandi à Arlon, cela change tout. Un deuxième choix sera alors proposé. On part de mots - les belgicisms - dont la liste repose elle-même sur une enquête de vitalité et de diffusion, une enquête de dix ans. Pour chaque mot, on connaît sa vitalité par région, on n'a pas repris des mots utilisés partout en Belgique francophone, comme le vocabulaire administratif ou l'argot scolaire. Ce sont des mots de la vie de tous les jours ou des réalités propres à une région. Il faut préciser, même si cela peut décevoir certains,

que l'affiliation géographique que l'on va obtenir se fera par province. Il faut bien s'arrêter à certaines subdivisions. On dira que vous êtes originaire du Hainaut, et c'est vrai que cela ne fera pas justice à la différence entre Charleroi, Mons et Tournai. Mais c'est déjà exceptionnel sur un petit territoire comme le nôtre. »

Arrivés au bout de ce test, vous pourrez commenter le résultat et ajouter des détails concernant vos « influences » linguistiques. Enfin, dix participants seront tirés au sort et recevront un des deux derniers ouvrages de Michel Francard, le *Dictionnaire des belgicisms 2015 ou Wallon, picard, gaulois, champenois. Les langues régionales de Wallonie* (De Boeck-Duculot).

Pour Michel Francard, l'enjeu de la reconnaissance de ce français de Belgique (et des belgicisms, lire ci-contre) n'est pas folklorique. « En Belgique, on a trop souvent honte du français qu'on parle, on se demande s'il est juste, ce que ne ferait pas un Français. Il faut marteler que le français que l'on parle en Belgique est notre français standard, utilisable dans toutes les circonstances. Il n'est pas plus ou moins respectable que le français de France. » ■

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

CES MOTS TYPIQUEMENT BELGES COMME « CUBERDON », « CHICON » OU... « GSM »

« La chasse aux belgicisms est fermée »

La Belgique francophone est un pays délicieux où l'on double plutôt que de redoubler, où l'on mange les seuls vrais chicons et non des endives qui sont pour nous des scaroles, où les étudiants kotent et où le gouvernement se réunit en kern et mange peut-être des kroepoeks à l'occasion. Tout en utilisant un GSM car notre pays est le seul au monde à utiliser ce sigle anglophone qui sied aux Flamands comme aux francophones. Michel Francard dirige le *Dictionnaire des belgicisms* (De Boeck-Duculot), dont la deuxième édition vient de sortir. C'est aussi lui qui établit la liste des belgicisms publiés dans *Le Robert*. Mais, dans le fond, quel est l'intérêt ? « Les gens fonctionnant avec comme références les dictionnaires Larousse et Robert, voir leurs mots y entrer équivaut à une légitimation. Il y a une volonté de Robert de montrer qu'il n'y

a pas qu'un seul usage. » Par ailleurs, c'est une démarche commerciale : cela donne une publicité annuelle à ces dictionnaires.

On a bien changé d'époque. Il est loin le temps où les grammairiens belges Albert Doppagne et Joseph Hanse publiaient leur célèbre *Chasse aux belgicisms*. Aujourd'hui, ils sont réhabilités. « Dans les années 70, Doppagne et Hanse étaient très virulents quand ils faisaient "la chasse aux belgicisms". Ils disaient clairement que ce n'était pas bien de les utiliser, qu'il fallait les éradiquer, c'était délirant d'avoir voulu traquer et supprimer ces mots : "Ne dites plus mais dites". Avec le temps, Doppagne a fini par parler de "belgicisms de bon aloi". »

Le spécialiste poursuit : « Dès les années 70, le Petit Robert avait introduit quelques dizaines de belgicisms. Le grand changement s'est produit en 2008, où Robert m'a demandé 350 belgicisms à introduire. Pour les choisir, on se fonde sur nos enquêtes sur la vitalité de ces mots parmi la population. Cela reste un dictionnaire fait à Paris, il ne faudrait

pas que l'équilibre bascule en faveur des mots des régions de France, de Belgique, etc. Pour Larousse, c'est Jean-Marie Klinckenberg qui s'occupe de cela, mais il ne s'appuie pas sur des enquêtes. En tout cas, la chasse aux belgicisms est fermée ! » Plutôt que de réhabilitation, Michel Francard préfère parler d'un français « décomplexé ». « Les Belges se disent enfin : "Pourquoi on serait gêné de parler comme ça ?" La Belgique est un cas rare de pays où on se pose quotidiennement la question de la langue. On dit des choses puis on se demande "Est-ce que ça se dit ?" Ben oui, ça se dit puisque tu le dis ! "Est-ce que c'est du bon français ?" "Est-ce que c'est dans le dictionnaire ?" On ne se pose pas cette question en France. On se demande si on peut utiliser ces mots. Mais pourquoi pas ? Le Belge est moins complexé qu'avant, mais on ne dit pas encore assez que notre standard, c'est le français de Belgique. »

J.-F. LWS

« Notre français est aussi valable que celui de France »

Michel Francard, linguiste à l'UCL, a piloté notre test sur le français tel qu'on le parle chez nous. Langues régionales et belgicisms n'ont aucun secret pour lui.

Michel Francard

Il est professeur de linguistique française à l'UCL depuis 1979. En 1989, il a créé le centre de recherche Valibel. Depuis 2008, il est chargé de la supervision des belgicisms entrant dans le « Petit Robert ». En 2010, il a publié le « Dictionnaire des belgicisms » dont une deuxième édition vient de paraître. Il a publié plusieurs ouvrages sur le wallon et les langues régionales de Wallonie.

► SUITE DE LA PAGE 23
ENTRETIEN

Michel Francard est professeur de linguistique française à l'UCL. Il a créé le centre de recherche Valibel, qui a établi le test publié sur notre site.

Dans le Hainaut, rien que pour le « chapeau », on utilise des « kapia », « kapiro », « tchapia » qui changent tous les 5 km...

Attention, là, on ne parle pas de français mais de mots wallons et c'est vrai que, là, de village en village, voire à l'intérieur du village, les mots varient. Mais la réalité du wallon est une autre question que celle du français de Belgique. Ici, on parle du français et il est « dérégionalisé ». Si je prends un mot comme ducasse, c'est originaire de Mons mais cela s'est répandu partout sous cette forme-là alors que les formes wallonnes du mot changent de région en région.

Ce travail que l'on fait sur un si petit territoire, pourrait-on le

faire ailleurs ?

Non, je ne pense pas. Au Québec, cela m'étonnerait. En France, j'en suis sûr. Entre Dijon et Beaune, vous avez la même distance qu'entre Charleroi et Mons mais pas les mêmes différences de parlars.

Comment l'expliquez-vous ?

La Wallonie est la région où les langues régionales – wallon, picard – sont restées les plus longtemps vivaces. En France, comme en Suisse d'ailleurs, le coup de massue a été donné dès le XIX^e siècle, de sorte que, dès le début du XX^e siècle, les langues régionales étaient déjà moribondes. Dès 1880, Jules Ferry a imposé l'école primaire pour tous alors que, chez nous, cela ne s'est fait qu'en 1920. C'est à ce moment-là que le rouleau compresseur de la langue française se met en route. Le français devient obligatoire et cela éradique automatiquement les langues régionales. Jusqu'en 1920, tout le monde parlait wallon, même les notables. Certains appellent le wallon un patois, c'est péjoratif; pour moi c'est une langue, mais une langue régionale car sa diffusion est moindre. Il y a quatre langues régionales en Wallonie : le wallon, le picard, le gaumais ou lorrain et quelques îlots champenois près de la frontière. A l'intérieur de chacune de

ces langues, il y a des variétés, liégeoise, namuroise, etc. au sein du wallon. Comme il y a le français mais avec des variétés, à Bruxelles ou Montréal. Les particularités géographiques ont rapport avec des usages issus de ces langues régionales ou qui ont le même fond qu'elle, le latin, l'ancien français.

Et le bruxellois ?

Il n'existe pas. C'est un mixte avec des proportions différentes d'emprunt au français ou au flamand selon les gens. Cela ne correspond pas à une variété de français, c'est plus comme les mixtes qu'on trouve dans certaines régions d'Afrique.

Qui parle encore tout cela ?

A Bruxelles, quasiment plus personne. En Wallonie, d'après les études que nous avons menées avec notre équipe, à la très grosse louche, on peut aller jusqu'à 20 % des gens qui ont encore un contact avec le wallon. Selon l'Unesco, on évalue le nombre de wallonophones à

600.000, ce qui me paraît vraiment beaucoup. On peut être surpris : L'Avenir a fait un sondage dans lequel 70 % des 4.000 personnes qui ont répondu affirmaient encore parler le wallon. Il y a plus de gens qu'on ne croit qui le font, mais il est évident qu'on ne le parle essentiellement qu'en rencontrant des gens, des anciens, au marché ou au bord d'un terrain de foot. On a affaire à des vestiges, mais ce n'est pas mort non plus. Je vois tous les jours des gens qui parlent leur langue régionale.

Quelle est la part prise par les traductions de « Tintin », le théâtre local ?

Fondamentale. Le théâtre dialectal est le vecteur le plus important de transmission. Des jeunes y passent, apprennent le wallon. Il n'y a plus de transmission intergénérationnelle. Encore une fois, on compte quand même 200.000 personnes qui s'intéressent à cela. ■

Propos recueillis par
JEAN-FRANCOIS LAUWENS

« Face à l'anglais, toutes les langues sont sur le même pied »

Pourquoi ces langues longtemps méprisées sont-elles aujourd'hui si sympathiques pour les jeunes ?

Les jeunes d'il y a 50 ans, on leur disait qu'il fallait s'en débarrasser, que c'était grossier de les parler ; aujourd'hui, les jeunes les revendiquent. C'est un paradoxe : alors que le degré de vitalité de la langue est de moins en moins fort, le degré de sympathie est plus grand. Le wallon a aussi été abandonné parce qu'on avait abandonné toute fierté de le parler.

On s'est longtemps dit qu'ici en Belgique, on ne parle pas le « vrai français ». Vous contestez cette façon de voir ?

Qu'est-ce que le français ? Le français codifié par les Français et centré sur Paris, cela reste le français de référence. Au fond, il n'existe que dans les dictionnaires et les grammaires. Personne ne le parle. N'importe quel Français parle le français de sa région et il y a autant de variations là que chez nous. Il y a bien plus de différences linguistiques entre un Marseillais et un Parisien qu'entre un Parisien et un Wallon. Alain Rey dit clairement dans la préface du Petit Robert que c'est un dictionnaire fait à Paris : septante et nonante, cela s'est dit partout, souper, cela se dit partout sauf à Paris. On peut voir cela de manière folklorique. Ce qui est important, c'est qu'on est dans un marché mondial où toutes les langues sont minoritaires par rapport à l'anglais et, de ce point de vue-là, sont toutes égales et se posent la question de savoir comment exister. La question n'est pas de savoir si une langue va survivre, c'est de savoir si on va garder une autre langue que l'anglais pour vivre.

A moyen terme, je ne suis pas persuadé que l'on n'utilisera pas l'anglais entre nous. Le ministre français Emmanuel Macron a félicité les entrepreneurs français sur Twitter pour leur dynamisme... en anglais. Ce qui est arrivé au wallon, la disparition en quelques années d'une langue parlée depuis 1.000 ans, cela peut arriver demain au français. Cela ne m'intéresse pas de défendre le français pour le français mais bien que certains pensent qu'ils vont mieux vivre en le parlant. Si on veut se donner les moyens de continuer à parler le français, il faut renforcer la loyauté vis-à-vis de lui et pour cela, renforcer le sentiment que cette langue nous appartient. Au Canada, en Belgique, il y a des gens qui ont l'impression de parler une langue imposée par la France, un français de Paris avec des normes très compliquées. C'est pourquoi il faut dire clairement que le français que nous parlons ici est tout aussi valable que le français de France mais c'est une variété du français, que ce français est utilisable dans toutes les circonstances de la vie, y compris les secteurs de développement économique. Depuis 20 ans, les mentalités ont évolué. Je suis pour des politiques volontaristes.

Qu'est-ce que le fait de parler ce français-là dit de nous ?

La langue sert à dire le monde et le monde oriente notre façon de parler. Les carnivals, les beffrois, les ducasses, tout cela doit être nommé. Puis on se rend compte qu'il s'agit d'une réalité concrète qui crée une connivence au sein d'une population. ■

Propos recueillis par
J.-F. Lws



Dictionnaire des belgicisms

(2^e édition revue et augmentée)

MICHEL FRANCARD (DIR.), GENEVIÈVE GERON,

RÉGINE WILMET, AUDE WIRTH

De Boeck - Duculot

408 p. - 29 euros